

MON DIEU, POURQUOI?

Sur la croix de Golgotha, le Christ mourant, fidèle à lui-même, partage ses pensées suprêmes entre la terre et le ciel. Il pense encore aux hommes ses frères; à ses bourreaux : « 34 *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » (Luc 23, 34) Au brigand repentant : « 43 *Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.* » (Luc 23, 43) À sa mère : « 26 *Femme, voilà ton fils.* » (Jean 19, 26) Mais à côté de ces paroles qui descendent de la croix, il en est d'autres de l'abandon confiant : « 46 *Père, je remets mon esprit entre tes mains.* » (Luc 23, 46) C'est ainsi, auparavant, le cri déchirant de l'âme en détresse : « 34 *MON DIEU, MON DIEU, POURQUOI M'ASTU ABANDONNÉ?* » (Marc 15, 34)

L'évangéliste qui écrit pour célébrer la grandeur de Jésus et inviter ses lecteurs à croire à sa mission divine, se sent troublé au moment où il va déclarer que sur la croix, Jésus, oui Jésus lui-même, a prononcé ces mots. Pour souligner ce qu'ils ont, en sortant de telles lèvres, de surprenant et de tragique, il les transcrit dans la langue même dont se servait le Christ : « 46 *Éli, Éli, lama sabachthani?* » (Matthieu 27, 46)

Mes chers amis, cette parole unique qui plonge dans les ténèbres est pour nous comme une invitation à venir abriter à l'ombre de la croix les "pourquoi" de nos angoisses et de nos douleurs.

« *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* »

Cette parole nous étonne tout d'abord, parce qu'elle paraît contredite par les déclarations antérieures du Sauveur. N'a-t-il pas pris congé des siens, en leur adressant des messages d'espérance et de certitude triomphante : « 33 *Prenez courage, j'ai vaincu le monde.* » (Jean 16, 33) Lorsqu'il promenait son regard attristé sur ses amis qui allaient tous l'abandonner lâchement, ne leur a-t-il pas dit, paisible : « 32 *...Vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi.* » (Jean 16, 32) Jésus a-t-il donc oublié les pensées dont son cœur était tout rempli? Le voile

du doute a-t-il dérobé au Fils bien-aimé le visage d'amour du Père?

Notre perplexité vient du fait que ce cri de la croix ne correspond pas à l'idée générale que nous aimons à nous faire du Sauveur. Quand nous tournons nos cœurs vers lui, nous, si souvent vaincus, nous regardons nos cœurs vers lui, nous, si souvent vaincus, nous regardons à lui comme au grand victorieux, comme à celui qui a su chasser l'ennemi, faire reculer la souffrance et la mort même. Nous l'envisageons uni au Père d'une manière intime, permanente; Dieu est en lui et lui en Dieu.

POUR VAINCRE IL FAUT COMBATTRE

Lorsque nous relisons l'Évangile nous nous apercevons que ce cri de la croix n'est pas non plus "isolé" que nous le supposons tout d'abord. Lorsque nous saluons en Christ, et à juste titre, le Vainqueur, n'oublions-nous pas que pour vaincre, il faut combattre, et que l'âme du Christ fut celle d'un lutteur?

Souvenons-nous des premiers temps de son ministère, la scène du désert : Le Fils de l'homme (car c'est ainsi qu'il aimait à être connu) est assiégé par l'Adversaire qui cherche la fissure, le défaut de la cuirasse par où il pourra donner le coup mortel. Voyez le Christ dans le jardin de Gethsémané, un autre désert puisque dorment ceux qui auraient dû veiller avec lui. Avec larmes et supplications il présente son angoisse à celui qui pourrait le délivrer (Hébreux 5, 7). Devant la coupe amère il frémit, et prie dans le silence de la nuit, face à face avec une destinée, dont il sait bien que Dieu la veuille, ce Dieu qui l'a conduit à cette heure fatale d'abandon en abandon, de solitude en solitude, d'obscurité en obscurité. Toutefois, il ne peut s'empêcher de pousser le cri humain, qui s'en va rejoindre l'universelle prière répétée sur tous les champs de bataille de l'histoire, aux chevets des mourants, aux seuils des grands désespoirs, cette prière qui, en quelque heure aussi, a jailli du fond de notre propre angoisse : « 39 *Mon Père, s'il est possible,*

que cette coupe s'éloigne de moi! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » (Matthieu 26, 39)

Enfin sur la croix, environné de plus épaisses ténèbres encore, tandis que la chair meurtrie crie sous l'intensité de la souffrance, l'appel désespéré d'un ancien Psaume monte aux lèvres du roi supplicié : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné,* » (Psaume 22, 2).

Jésus adresse au ciel un "pourquoi?" qui demeure sans réponse. Voilà le fait certain, saisissant. Mais qui sommes-nous pour mesurer, non seulement l'intensité, mais la qualité de cette souffrance? Les atroces de la torture du corps, ces membres percés, cette soif dévorante, ces spasmes des muscles tétanisés, ne constituent encore que la moitié de l'horreur du Calvaire et la plus faible moitié! D'autres furent crucifiés avant lui ou le furent plus tard; cinquante ans après ce drame, l'auteur de l'épître aux Hébreux rappelait que des saints de l'Ancien Testament (c'est le contexte d'Hébreux 11, 32-40; et on sait que beaucoup de martyrs chrétiens ont subi les choses semblables) avaient été « 37 *Lapidés, sciés, torturés, ils moururent tués par l'épée,* » (Hébreux 11, 37). Par les souffrances de sa chair, Jésus est le frère d'une légion de victimes. Mais **sur le plan de la souffrance morale**, Jésus est seul; ce n'est pas seulement l'esprit épuisé, qui perdant de vue le plan de Dieu, interroge en vain le ciel désespérément silencieux; c'est le cœur du Christ d'amour qui saigne; la force maudite du péché du monde qu'il a voulu briser pèse sur lui en cette heure.

Et puis, la trahison de ses amis, l'aveuglement du peuple élu, la solitude hostile, voilà l'amertume que rien ne vient adoucir, voilà le pressoir qui vient le broyer. C'est l'occasion dernière; profitant de ce dur combat de l'âme qui cherche à se libérer de la matière, l'Esprit du mal qui avait jadis été repoussé, voudrait faire jaillir de cette douleur la révolte, le blasphème; lui cacher le ciel, lui dire enfin : "Avoue que tu es vaincu, et que c'est moi qui triomphe!"

Dernier assaut de l'ennemi, faiblesse de la chair déchirée, poids du péché du monde, cri de l'amour assassiné par ceux qu'il venait sauver, nous retrouvons tout cela, dans la voix du Christ à l'agonie : « *Mon Dieu, pourquoi?* » Nous pouvons dire cependant : "Heureux, êtes-vous de connaître cette parole et de prêter l'oreille à cette voix! Car ces accents, les plus graves de l'histoire, font lever une clarté dans la nuit de nos souffrances et de nos doutes." Nous pouvons y trouver la consolation et la certitude dont nous avons tous soif.

LA CONSOLATION

Mon Dieu pourquoi? Nous reconnaissons dans ce cri un Sauveur fraternel. En s'abaissant jusqu'à nous il n'a pas voulu s'enfermer dans je ne sais quelle protection magique qui l'aurait rendu invulnérable. Plus nous avons appris ce que c'est que de souffrir, plus nous avons entendu monter de la terre les "pourquoi?" des innocents écrasés, des corps tourmentés, des âmes déçues et blessées; plus nous avons mesuré la cruauté de certaines destinées, vouées à la douleur, plus nous avons frémi devant les détresses incompréhensibles, les larmes inutiles, plus nous avons gémi devant des départs prématurés, plus nous avons reconnu ce qui manquerait aux souffrances du Christ si nous en effacions le "Pourquoi, mon Dieu?" Sans aucun doute, par cette parole le Christ s'est rapproché de nous, plus que par nulle autre et il nous la laisse moins comme une énigme pour notre raison que comme un abri pour nos désespoirs.

Un nuage a pu s'interposer un instant entre le Christ et son Père. Jésus a pu, lui aussi, venir se heurter à la porte close de l'incompréhensible mystère. Jésus n'a donc pas possédé une connaissance facile et mécanique de tous les secrets éternels; comme nous, il a marché ici-bas par la foi, et non par la vue. À l'heure suprême, la foi n'a pas eu la puissance de savoir, elle n'a pu que pousser le soupir interrogatif : Pourquoi? Et c'est là pour nous une consolation, car Dieu reprocherait-il aux hommes de le fatiguer ou de l'offenser par leurs "pourquoi" douloureux? Jésus plaide

pour nous, il a dit aussi un jour : « *Mon Dieu, pourquoi?* »

Cependant, gardons-nous d'abuser de cette arme que la croix nous procure. Si les souffrances de Jésus étaient tout entières imméritées, les nôtres s'expliquent trop souvent, et par nos infidélités personnelles, et par le péché de la race dont nous sommes les complices. Mais il reste quand même ici-bas un empire de souffrances que notre conscience doit loyalement dire imméritées, injustes, inutiles.

Mes chers amis, vous aussi en une heure d'abandon, de chute ou de deuil, vous avez pu penser, certain jour : Dieu m'abandonne. Vous avez connu l'angoisse de n'être pas compris, l'échec apparent de l'effort. C'est la cruauté de la solitude, l'absence des affections humaines, la désertion de Dieu même! Ces mots cruels qui étaient vides de sens pour vous, expriment peut-être aujourd'hui les blessures de vos cœurs, les vraies blessures, celles qui laissent derrière elles des plaies béantes et vous dictent le pourquoi douloureux! Sachez que ce Pourquoi n'est pas un blasphème; car le crucifié étend sur votre cri l'ombre de son intercession : "Oh! Père! Tu entends tous ces POURQUOI? De ces affligés et de ces affamés, de ces pauvres et de ces vaincus. Ne t'irrite pas de leurs plaintes. Embarqués sur l'océan des tempêtes, ils ignorent vers quelle rive les dirige le vent de l'Éternel. Sois apaisé envers eux! Ne t'ai-je pas dit, moi aussi : Mon Dieu, mon Dieu pourquoi?"

Cette communion de nos détresses avec sa détresse, c'est la consolation. Cependant, singulièrement, si ce cri du Christ est tout pétri de doute, d'inquiétude... presque un reproche; s'il demeure une question sans réponse, il est quand même une certitude. Car ce cri est une prière. Jésus ne dit pas : "Fatalité, pourquoi m'as-tu abandonné? Nature, pourquoi gardes-tu le silence?" Jusqu'à l'heure la plus noire, Jésus parle à un Dieu qui l'entend; c'est l'amour du Fils pour son Père.

Pourquoi les souffrances imméritées du Calvaire? Les hommes ont essayé de répondre par leurs théories. Ils ont construit les théologies de la croix dont certaines sont riches de hautes pensées. Les apôtres même ont expliqué les souffrances du Christ en termes de sacrifice, de rançon pour les hommes, car « *22 sans effusion de sang il n'y a pas de rémission.* » (Hébreux 9, 22) Mais toutes ces explications ne sont pas définitives. Et si elles ne satisfont qu'imparfaitement notre soif de savoir, c'est que nous sommes appelés à reconnaître les conséquences, les répercussions du Calvaire dans l'histoire. Car, voyez-vous, les souffrances du Golgotha ont appris aux humains à croire à l'amour, et au pardon; elles ont imposé à l'humanité égoïste la beauté du sacrifice; elles ont convié les consciences à haïr le péché; elles ont consacré la Royauté du Christ, capable d'attirer à lui tous ceux qui ont soif de justice et d'amour.

« *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* » Doute et certitude. **Doute complet** sur notre possibilité de tout expliquer, de notre petit point de vue, de trouver la lumière en bas.

LA CERTITUDE

Dans la croix, nous trouvons l'événement décisif devant lequel nous avons tous à prendre position. Si le Pourquoi? du crucifié est resté sans réponse, c'est qu'il y a dans la pensée de Dieu des intentions qui nous échappent, des motifs qui nous dépassent, c'est que de tous les désordres, et de toutes les douleurs, Dieu peut faire surgir des trésors de vie et d'amour.

Tout l'incompréhensible de la vie et de ses croix; tout l'incompréhensible de l'histoire et de la grande croix qui la domine et lui donne un centre, ne peut que nourrir en nous la conviction religieuse. C'est Dieu seul qui sait pourquoi. Ce que tu ne comprends pas aujourd'hui, tu le comprendras plus tard, quand tu verras face à face le Dieu d'amour. Et c'est cela la certitude.

Le « *Mon Dieu, pourquoi?* » du Fils de Dieu n'est pas une vraie défaite, puisque c'est encore une prière qui

emporte avec elle, auprès du Père, tous nos pourquoi,
toutes nos larmes, toutes nos inquiétudes... et c'est là
une bienheureuse certitude.

M. RICHARD ANDREJEWSKI